

térêt." Comme tu es jeune encore, tu pourras réfléchir sur les formes du gouvernement. Je ne veux point t'imposer ma manière de voir.

Puisque te voilà rendu au Petit-Cap, je t'enverrai encore des questions plus ou moins fantaisistes. Mais en te reposant du voyage, fais-moi donc un peu connaître le profil et l'histoire de ce Petit-Cap.

LAUTREC.

L'Abuille.

" Forsan et hæc olim meminisse juvabit."

QUÉBEC, 23 OCTOBRE 1879.

Par monts et par vaux.

Un léger croquis d'un type connu, le flâneur, semble nécessaire avant de lâcher la bride à notre plume et de galoper au milieu du sujet.

Voyez cet homme. Il sort de chez lui, consulte sa montre et part rapidement. Il n'a que le temps de se rendre à son affaire, on lit dans ses yeux l'honnête désir d'être exact. Bientôt cependant ses regards se laissent séduire par les brillants étalages des boutiques où les diverses scènes des rues. La marche se ralentit. Rencontre-t-il alors quelques musiciens ambulants, bien que chez lui le son d'un instrument quelconque l'agace, il s'arrête, écoute, battant la mesure avec son parapluie. Puis ce sont les affiches multicolores qu'il lit avec un vif intérêt ; c'est un monsieur vêtu de noir et vendant des remèdes capables de guérir immédiatement les maladies les plus graves qu'il écoute, bien qu'il soit en parfaite santé ; ce sont des gens attroupés et regardant au milieu de la rue où il n'y a rien qui l'arrêtent. Il demeure là avec persistance quoiqu'il ne comprenne rien et finit par apprendre que, il y a un quart-d'heure, quelqu'un a failli se faire blesser par une voiture en cet endroit et que tous ces gens sont comme lui des flâneurs. Sachant maintenant que nous sommes légèrement atteint de cette manie, vous pouvez comprendre comment n'étant ni actionnaire, ni marchand, ni directeur de banque, nous nous sommes trouvé au beau milieu de la turbulente Basse-Ville, au-dessus de laquelle plane le dieu du commerce, grave comme un chiffre et soufflant sans cesse dans la trompette retentissante de la réclame.

Quoique son activité soit bien diminuée c'est encore le quartier le plus remuant le plus affairé de la ville. En se promenant dans ses rues, on se rappelle cette épître d'Horace où il est parlé des embarras de Rome. On ne voit que camions chargés de lourdes pièces de bois et péniblement traînés par des chevaux

courbés sur le collier, pesants tombeaux menés à bride abattue, et faisant un bruit d'enfer, chars urbains débordant de monde, *calèches* qui circulent au milieu de tout cela se dandinant sur leurs grands ressorts et effleurant des extrémités de leurs couvertures semblables aux ailes de quelque gros oiseau de proie les façades noircies des maisons.

Par intervalles éclate dans l'air le cri strident d'un bateau à vapeur dominant le bruit des voitures et les claquements retentissants des fouets au moyen desquels les cochers entretiennent ceux qu'ils mènent dans la douce illusion que le cheval est ventre à terre.

Les nombreux piétons qui circulent autour de vous, portent sur leurs visages les signes de vives préoccupations et n'échangent entre eux qu'un coup d'œil distrait.

A travers les vitres noires de poussière on ne voit que les pâles silhouettes d'employés, courbés sur les livres et dressant fiévreusement de longues colonnes de chiffres, ou bien un affiche annonçant un *immense sacrifice*. Il est à remarquer que, dans le monde commerciale, on a un amour un peu exagéré pour le sacrifice. Au moindre événement, un déménagement, la réception de marchandises par exemple, on se croit obligé de faire quelque *grand sacrifice*.

Au dessus de cette foule compacte qui s'agite, se penchent les vieilles maisons, creusées par la pluie, noircies par le temps, avec leurs fenêtres semblables à autant d'yeux curieux et mornes.

Elle semblent se pencher ainsi les unes vers les autres pour causer et rire de tout ce tumulte. C'est qu'elles en savent long sur la vie et les hommes, ces vieilles masures. Combien de gens n'ont-elles pas vus, saisis par la fièvre de l'ambition, séduits, entraînés par le miroitement de l'or et les riantes fantômes, de la fortune se jeter dans le tourbillon dévorant des affaires, jeunes d'abord rieurs et confiants, puis blanchis, ridés, meurtris par les soucis, cassés par les années, jusqu'à ce qu'enfin ils aient descendu pour la dernière fois leurs escaliers vermoulus, couchés entre quatre planches de sapin portés par des hommes noirs. Quel est le moraliste qui a usé sa vie dans l'étude du cœur humain, qui en connaît plus sur l'homme que ces murailles croulantes qui ont vu naître et mourir tant d'hommes, qui ont contemplé tant de drames. Elles ont bien raison ces vieilles maisons, de rire de tout ce brouhaha, drapées dans leur murs delabrés comme Diogène dans ses hailons.

Voilà qui est quelque peu lugubre. Encore une remarque cependant avant de finir. On dit que Québec a la physionomie d'une ville du moyen-âge. C'est à la Basse-Ville surtout que cette

ressemblance est plus saillante. Ses maisons aux pignons pointus, ses rues noires tortueuses, étroites, ses trottoirs en mauvais ordre, où l'on ne peut mettre le pied sur le bout d'un pavé sans que l'autre bout, par esprit de contradiction évidemment, ne saute en l'air, lui donne un caractère original. Et c'est quelque chose par le temps qui court que l'originalité.

En vous promenant dans ce quartier à l'heure où les ombres

Du faite des maisons descendent dans les rues, ne vous vous êtes-vous pas sentis transporté plusieurs siècles en arrière ? Ne pensiez-vous pas voir à tout moment déboucher d'un carrefour obscur une brillante cavalcade de gentilshommes, resplendissants de velour et d'or, caracolant avec grâce sur des chevaux pleins de feu, portant des faucons sur leurs poings et suivis de fous aux costumes bariolés, de pages remplissant les airs des sons éclatants du cor, des lueurs rouges et vives des flambeaux.

Si jamais vous n'avez eu ces visions brillantes du passé en parcourant notre ville, vous êtes privé d'une chose délicieuse, d'une chose qui prête des couleurs agréables aux objets les plus communs, qui fait trouver des jouissances dans les incidents les plus ordinaires de la vie : de l'imagination.

Nouvelles locales

M. Ths. Pampalon, avait été chargé d'examiner la carrière de marbre que possède le Séminaire à St-Joachim. D'après ses conclusions, l'exploitation de cette carrière serait dispendieuse, vu que la pierre n'est pas disposée en lits réguliers ; de plus ce marbre n'est pas très-pur et le grain n'en est pas très-fin : couleur grise tirant légèrement sur le bleu.

Evidemment ce lit de marbre est un des lits de calcaire métamorphique signalés dans la formation *laurentienne* par la Commission géologique du Canada. Le mica et le pyroxène qu'il renferme sont caractéristiques.

Samedi dernier les professeurs de l'Université et les prêtres du Séminaire sont allés à l'Hôtel du Gouvernement présenter une adresse de félicitation à Son Excellence le Lieutenant-Gouverneur.

On a commencé la construction d'un toit temporaire sur les nouvelles constructions du Séminaire ; la partie de la maçonnerie qui doit être faite cette année sera finie dans quelques jours.

Nos amis de la petite salle ont fêté avec beaucoup d'entrain vendredi soir